

N.A. Nekrasov et le verbo-centrisme

О значении форм русского глагола

Introduction

Nikolaï Alekseïevitch Nekrasov est un poète, écrivain et critique russe de la deuxième moitié du 19^e siècle. Il vit à Saint-Pétersbourg et la vie intellectuelle de l'époque est riche et foisonne de penseurs. Le débat entre les occidentalistes et les slavophiles bat son plein et Nekrasov, comme beaucoup d'autres, se positionne. Bien que très connu pour ses textes littéraires et ses poèmes, c'est son point de vue en linguistique et en philosophie du langage qui va nous intéresser au cours de ce travail. Dans son ouvrage *О значении форм русского глагола* (1865) Nekrasov développe des théories qui sont étroitement liées à l'idéologie slavophile. Nous allons exposer son point de vue sur la langue russe et sur l'étude du langage à travers l'introduction de son livre.

C'est donc dans la plus droite lignée des linguistes slavophiles que Nekrasov dénonce les méthodes utilisées pour étudier la langue russe et tente de créer un nouveau système de catégories qui sont spécifiques au russe, en s'appuyant sur des données empiriques. Dans cette perspective, Nekrasov insiste sur le fait qu'en russe le verbe occupe la place centrale dans la proposition et rompt ainsi avec la grammaire traditionnelle qui accepte le nom et le verbe comme constituants syntaxiques principaux.

Nous allons commencer par nous intéresser à la vie de notre auteur, puis nous ferons le point sur les thèses classant les parties du discours et verrons que le verbe ne joue qu'un rôle secondaire jusqu'à la fin du 18^e siècle. Nous nous intéresserons ensuite à la linguistique slavophile en général afin d'inscrire notre auteur dans une continuité. Dans un dernier temps, nous nous pencherons plus spécifiquement sur l'introduction du livre de Nekrasov, afin d'analyser ses positions slavophiles sur la langue et plus particulièrement sur le verbe russe.

Biographie de N.A. Nekrasov

Nikolaï Alekseïevitch Nekrasov est né le 10 décembre 1821 à Nemirov, dans la région de Podolie, au nord-est de l'actuelle Ukraine. Son père, Alexeï Nekrasov, provient de la noblesse terrienne russe et est alors officier dans l'armée impériale ; il tient garnison dans cette ville. La mère de Nikolaï, Aleksandra Zakrazewska vient d'une famille noble polonaise. Nikolaï Nekrasov a douze frères et soeurs.

Nekrasov passe son enfance dans la province de Iaroslavl, près de la Volga. De cette période lui reste l'image d'injustice sociale en observant le dur travail des bateliers de la Volga. De plus, son père a un comportement tyrannique, il mène une vie désordonnée et dilapide les ressources de son patrimoine et doit accepter les fonctions de commissaire de police rural, travail public qui le frustrait beaucoup. Son fils l'accompagne régulièrement dans ses tournées et il côtoie ainsi des milieux populaires, leurs mœurs et leurs misères.

Au contraire, Nekrasov aime beaucoup sa mère qui joue un rôle crucial dans son développement et dans le soutien qu'elle lui apporte. Il le lui rendra dans ses vers, où il montre une sympathie et un amour pour toutes les femmes.

Nekrasov fréquente le lycée classique de Iaroslavl pendant cinq ans, mais a peu d'intérêt pour les études formelles. A 16 ans son père l'envoie à l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg. Il étudie d'abord dans cette école, mais ne veut pas poursuivre et se lancer dans une carrière militaire. Il entre alors à l'Université et se mêle rapidement aux milieux littéraires. Insatisfait, son père lui coupe les vivres et Nekrasov quitte l'université. Il réussit à faire publier son premier recueil, *Мечты и звуки* (*Rêves et sons*, 1840) qui est accueilli avec indulgence et condescendance par la critique, mais n'a aucun succès auprès des lecteurs. Nekrasov lutte pour survivre et écrit toute sorte de textes lyriques, des drames ou des vaudevilles pour un salaire de misère. Durant ces années (1840-1843) il signe ses compositions par des pseudonymes, car la volonté de devenir un grand poète reste vivace.

En 1843 il rencontre Vissarion Biélinkij, un des critiques les plus influents et cette rencontre marque un tournant pour Nekrasov. Il commence alors à écrire de la prose sur la vie des miséreux de Saint-Pétersbourg. Il publie deux recueils, *Physiologie de Saint-Pétersbourg* (1845) et *Recueil de Saint-Pétersbourg* (1846) qui lui donnent les premiers signes de gloire suite à l'appréciation élogieuse de Vissarion Biélinkij.

Avec l'aide d'Ivan Panaïev et le soutien de Biélinkij, Nekrasov reprend la direction de la fameuse revue *Le Contemporain*, fondée par Alexandre Pouchkine. Cette revue devient très populaire et est un vecteur de la pensée démocratique. Il publie les plus grands auteurs russes, notamment la première nouvelle de Dostoïevski, *Les nuits blanches*, mais aussi Tolstoï ou Tourgueniev, ainsi que ses propres vers. Il fait paraître aussi de la littérature étrangère et traduit Balzac et Flaubert.

Vers 1850 Nekrasov est malade et part en Italie pour se reposer et se soigner. A ce moment, Tchernychevkij et Dobrolioubov ont rejoint l'équipe de la revue ; ces derniers font partie des auteurs les plus radicaux, et la revue est attaquée par la censure. Nekrasov est devenu connu et riche. Mais le contexte politique et le peu de liberté de la presse amène la revue à être obligée de fermer en 1862. Après cette fermeture, Nekrasov obtient des droits pour la revue *Les Annales de la Patrie*, dirigée par Kraïevski. Les dix années suivantes sont couronnées de succès.

Nekrasov souffre à la fin de sa vie d'une infection pulmonaire et doit passer beaucoup de temps dans le climat chaud et se rend fréquemment sur la côte italienne. En 1875, on lui diagnostique un cancer intestinal. Opéré chirurgicalement, il survivra dans la douleur encore deux ans.

A ses funérailles à Saint-Pétersbourg, beaucoup de monde est présent et Dostoïevski donne l'éloge d'honneur.

Les parties du discours¹

Le texte de Nekrasov *О значении форм русского глагола* traite de l'étude de la langue. Il tente d'établir que le russe a ses spécificités et notamment dans le verbe. En effet, le verbe occupe la place centrale des parties du discours et dont les autres parties dépendent. Cette position importante qu'a le verbe est un point de vue relativement récent et pas uniquement en Russie. En effet, jusqu'à la fin du 18e siècle, le nom occupe cette première place et ce dès l'Antiquité qui a vu les grammairiens grecs et latin introduire cette notion de parties du discours ainsi que celle de rang. Pendant l'Antiquité, on considère que le verbe et le nom sont importants pour qu'il y ait une phrase, les autres parties du discours étant "utiles, mais non nécessaires"². Aristote, qui marque profondément la pensée européenne jusqu'au 18e siècle, considère qu'il n'y a que deux parties du discours, l'onoma

1 Cette partie est tirée principalement de E. Stankiewicz, "The Dithyramb to the Verb in the Eighteenth and Nineteenth Century Linguistics", in D. Hymes (éd.), *Studies in the History of Linguistics. Traditions and Paradigms*, Bloomington, Indiana UP, 1974, p.157-190.

2 E. Stankiewicz, *op.cit.*, p.158.

et le rhéma. Ce dernier est le prédicat de la phrase et donne des informations sur le temps. Le prédicat exprime les attributs qui sont, eux, inhérents au sujet, c'est une propriété intrinsèque du sujet. Le verbe garde donc une place secondaire jusqu'au 18e siècle, même s'il informe sur l'action et sur le temps. Et selon Leibniz³, le nom peut aussi exprimer le temps. Leibniz enlève donc au verbe la plupart de ses propriétés grammaticales. Le philosophe pense que tous les verbes peuvent être réduits en un verbe substantivé.

Giambattista Vico⁴ a lui aussi une vision traditionnelle du classement des parties du discours, mais il tente de prouver ses dire par des expériences empiriques avec les enfants. Il utilise une approche génétique pour connaître l'ordre d'apprentissage des parties du discours. Il remarque alors qu'en ce qui concerne les verbes, les enfants commencent pas appréhender les impératifs, car ils sont plus souvent mono-syllabiques. Son approche rationaliste et sa méthode sont proches des empiristes anglais ou des sensualistes français.

Mais le milieu du 18e siècle représente une période de rupture et de changement. Le rationalisme est abandonné au profit du pluralisme nationaliste et d'une vision de l'homme plus dynamique. On entend étudier la nature et la société humaine en générale. Les travaux sur les langues nationales prennent de l'ampleur et les parties du discours trouvent leur origine et leur développement dans les manifestations nationales. De là émerge une nouvelle façon d'aborder la relation entre le nom et le verbe, tant en Allemagne, qu'en Angleterre et aux Pays-Bas. La priorité est alors donnée aux temps actifs, on croit plus au pouvoir créatif de l'homme et moins au phénomène d'imitation. Le verbe devient alors une énergie, il fait référence à l'idée d'existence et à l'action. Ainsi, le verbe prédomine tous les attributs et toutes les autres parties du discours dérivent du verbe. Il précède historiquement le nom, qui est formé sur le verbe. Humboldt par exemple fait référence à l'action et le verbe est pour lui la partie la plus énergique du discours.

En Europe, ce n'est donc qu'à partir de la fin du 18e siècle que le verbe occupe la position centrale de la proposition. Mais qu'en est-il pour les penseurs russes ? À l'époque des Grandes Réformes d'Alexandre II, dans les années 1860-1870, les linguistes russes débattent de cette question de savoir qui du verbe ou du sujet est l'élément central de la proposition. Les linguistes d'orientation slavophile ont répondu par le primat du verbe, comme nous allons le voir.

3 Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716). Philosophe, mathématicien, logicien et philologue allemand.

4 Giambattista Vico (1668-1744). Philosophe italien. Précurseur de la philosophie de l'histoire.

La linguistique slavophile⁵

Le contexte intellectuel en Russie dans les années 1840-1870 est marqué par le conflit et le débat entre les penseurs occidentalistes et les penseurs slavophiles. Ce débat entre dans toutes les sphères du savoir, et notamment en ce qui concerne la langue. Les slavophiles considèrent que la Russie a pris une voie historique unique et ils transposent cette conception dans l'étude de la langue. Ainsi, la linguistique slavophile tente d'observer et de démontrer que la langue russe diffère des langues occidentales. Par leurs idéaux et leur conviction du caractère unique de la Russie et de la langue russe, les linguistes slavophiles ont permis d'ouvrir la voie à la linguistique du 20^e siècle car ils se sont penchés sur la langue russe elle-même.

Le débat des années 1860-1870 se situe à l'époque des Grandes Réformes d'Alexandre II, qui abolit le servage en 1861 et entame des réformes de modernisation dans les domaines politique, judiciaire, ou encore éducatif. Les penseurs russes se positionnent alors dans ce contexte, d'où l'émergence de ces deux courants. Cette polémique entre linguistes slavophiles et occidentalistes se déroule principalement dans le cadre de revues spécialisées et au sein d'un groupe restreint de penseurs, contrairement à la polémique du début du siècle entre les "Anciens" et les "Modernes", d'où est sorti le russe moderne⁶.

La linguistique slavophile rompt avec la linguistique traditionnelle en Russie. Cette dernière considère que l'étude de toutes les langues, dont le russe, doit partir de mêmes principes communs et généraux : cette croyance suppose un caractère universel de la connaissance. Au contraire, les linguistes appartenant au courant slavophile qui ont développé des positions sur la langue russe, privilégient ce qui distingue la Russie de l'Occident. La langue se trouve être un très bon matériau pour mettre en application les idées slavophiles. Cette pensée slavophile est imprégnée de la conscience nationale des romantiques allemands. C'est Konstantin Aksakov⁷ qui initie ce courant avec son ouvrage *О русских глаголах* (*A propos des verbes russes*, 1855), dans lequel il affirme le caractère unique de la langue russe. Ce qu'Aksakov rejette dans la linguistique traditionnelle est sa méthode pour l'étude du russe, qui implique l'étude de toutes les langues sur la base de principes communs et généraux, ce qui permet même d'étudier une langue qu'on ne parle pas. Au contraire,

5 Cette partie est tirée principalement de B. Gasparov, "La linguistique slavophile", dans *Histoire Epistémologie du Langage*, 17/II, p. 125-145, 1995.

6 Les "anciens" (A.S. Šiškov) se réfèrent au slavon ecclésiastique, alors que les "modernes" (N.M. Karamzin) ont une conception plus ouverte de la langue russe.

7 Konstantin Aksakov (1817-1860). Penseur russe qui initie le courant slavophile.

Aksakov estime qu'"aussi bien les Russes que les Allemands se sont efforcés d'expliquer le verbe russe, mais jusqu'ici sans succès. Bien sûr, il est difficile à des étrangers d'appréhender une langue qui leur demeure extérieure ; cela vaut particulièrement pour les Allemands confrontés au russe ; mais on peut se demander si la tâche est plus facile pour le Russe qui se laisse gouverner par des conceptions venues d'ailleurs."⁸ Cette citation illustre la pensée de la linguistique slavophile : la langue russe est unique, il faut donc qu'elle soit étudiée par un penseur qui puisse la parler et la comprendre et l'étude du russe ne doit se baser sur aucun principe commun, mais en-dehors des catégories habituellement admises. Dans ce sens, les linguistes slavophiles montrent l'importance du parler populaire, et s'appuient sur le langage car, influencés par la philosophie romantique qui voit dans la langue l'incarnation du peuple, les linguistes slavophiles transposent ces idées dans le terrain de la science descriptive et concrète de la langue. Et le verbe représente pour les slavophiles la partie du discours la plus significative lorsqu'on parle du caractère unique de la langue russe et occupe par conséquent une position primordiale dans la phrase.

Nekrasov et le verbo-centrisme

Le verbe russe joue donc un rôle central dans l'affirmation des slavophile du caractère unique de la Russie ; et sur lui que s'appuient les linguistes pour montrer cette voie unique. Aksakov, mais aussi Nekrasov comme nous allons le voir, placent alors le verbe au centre de leurs études. La grammaire nominale n'a pas été prise en compte par les linguistes slavophiles même si selon B. Gasparov nous pouvons aussi y trouver des particularités, comme la forme courte des adjectifs ou les catégories de l'animé/inanimé. Nous pouvons appeler ce phénomène le verbo-centrisme et nous allons voir comment cela s'exprime chez les linguistes slavophiles et particulièrement chez Nekrasov.

Selon Aksakov le verbe russe doit s'étudier en partant d'un point de vue russe, *d'un regard clair, sans chausser les lunettes de l'étranger*⁹. Il arrive à la conclusion que l'expression du temps n'est pas une caractéristique de la langue russe car une même forme verbale peut admettre une variété de significations temporelles, que seul le contexte peut exprimer. Les linguistes slavophiles insistent aussi sur les propriétés du verbe russe, sa force, son énergie et son dynamisme. Il possède ces caractéristiques, car contrairement aux autres langues, ses formes aspectuelles indiquent une durée

8 K. Aksakov, *A propos des verbes russes*, 1855, cité chez B. Gasparov, *op.cit.*, p.129.

9 Cité chez B. Gasparov, *op.cit.*, p.130.

et une intensité qui peuvent être variables. Le verbe pour les penseurs slavophiles est donc considéré comme un *vecteur de la substance vitale*¹⁰, ce qui signifie qu'il occupe une place centrale dans la proposition. Le nom est relégué au second plan et a un rôle de dépendance, y compris le sujet, qui devient un membre secondaire de la phrase en russe (contrairement aux autres langues). Ce sujet est ainsi lié au verbe qui définit le contexte de l'action, en d'autres termes le verbe anime les noms qui l'entourent et qui permettent au verbe de se réaliser pleinement. Cette thèse peut se prouver par l'observation du langage parlé et populaire, qui utilise un grand nombre de propositions impersonnelles, où le sujet est absent car comme le dit Glagolevskij, *notre peuple affectionne l'utilisation du prédicat sans verbe*.¹¹

Dans son ouvrage, Nekrasov développe les thèses d'Aksakov mais utilise plus d'exemples, qu'il emprunte au folklore et à la langue parlée. Il illustre à travers ces exemples l'absence de valeurs constantes du temps et du mode dans les verbes russes. Selon lui, ces valeurs temporelles et modales sont secondaires. Dans l'étude de la langue russe, il faut commencer par le verbe car il est à la base de la formation des autres catégories des mots et au centre de la proposition. Le verbe est donc pour Nekrasov la partie principale du discours. Il donne plusieurs exemples pour illustrer son propos : en effet, autant les noms que les adjectifs se forment sur le verbe et obtiennent une signification plus réelle, plus matérielle le nom *жизнь*, dérivé du verbe *жить* a un sens plus réel que le nom *жизнь* qui a une signification plus abstraite. Par ailleurs, les verbes infinitifs en *-ть* peuvent également exprimer des noms. Nous pouvons encore voir l'importance des verbes dans leur forme adjectivée d'où proviennent des noms, surtout des substantifs de formes neutres qui définissent l'instrument utilisé pour l'action : par exemple, le verbe *мыть* — *мыл, мыла, мыло, мыли*, qui signifie "laver" : sa forme du passé neutre, *мыло*, définit l'instrument et signifie "le savon". Nekrasov observe alors un lien concret entre le verbe et le nom ainsi que la liberté du verbe de passer de la signification de l'action à la signification de la matière. Les formes verbales ont ainsi une utilisation étendue et libre dans la signification des autres parties du discours et donnent un grand espace à la structure du discours. Le verbe joue un rôle de première importance et se situe au centre de la proposition. Et c'est pourquoi Nekrasov commence l'étude de la langue russe par l'étude du verbe russe.

La grammaire traditionnelle présente le verbe comme exprimant l'action, en russe, comme dans les

¹⁰ *Ibid.* p.134.

¹¹ P. Glagolevskij, *La syntaxe des proverbes russes*, Saint-Pétersbourg, 1874, cité chez B. Gasparov, *op.cit.*, p.134.

autres langues. Pour Nekrasov, cette définition sans vie n'explique en aucun cas la signification vivante et concrète que possède le verbe russe. Le verbe russe a des signes distinctifs, et la définition du verbe ne peut être complète et concrète que si elle présente le verbe russe comme il est utilisé par le peuple, c'est-à-dire dans sa signification vivante. Ce n'est que par cette voie que l'on pourra expliquer le développement de sa construction et de ses formes ou expliquer les degrés des verbes ou l'absence en russe de modes. Le verbe russe ne doit donc pas s'étudier sur la base de parallèle ou d'analogie avec les autres langues, mais au contraire sur la base de son utilisation vivante.

Outre l'importance accordée au verbe, Nekrasov s'inscrit dans une rupture totale avec la linguistique traditionnelle. Il considère la langue comme un organisme vivant, et entend l'analyser comme tel, ce qui n'est pas le cas de bon nombres de linguistes qui analyse la langue comme un "cadavre"¹². De plus, cette linguistique traditionnelle utilise des théories existantes et générales et tente de les transposer au russe. Mais selon Nekrasov, cette méthode est inadaptée à la langue russe car on ne peut pas se baser sur des grammaires latines ou allemandes pour expliquer et théoriser le russe. Dans ce type d'étude, la langue est un objet sans vie, seules les règles et les exceptions sont étudiées, alors qu'il faut considérer une langue comme un organisme vivant. La grammaire russe n'est donc pas expliquée indépendamment de la théorie générale et commune et elle laisse de côté l'authenticité de cette langue, ce qui représente un manque pour Nekrasov, qu'il tente de combler. Car la grammaire propre d'une langue doit consister d'après notre auteur à montrer non pas les analogies et les ressemblances, mais les traits et les aspects typiques de la langue nationale par rapport aux autres langues, ce qui la différencie et la rend unique. Car la langue d'un peuple est l'expression du point de vue de ce peuple et ce sentiment se différencie des autres peuples par la langue. La langue russe est donc différente des autres langues et si nous nous attachons uniquement à repérer tout ce qui ressemble aux autres langues, alors jamais il sera possible de comprendre ses particularités propres et individuelles : *во-первых, общая грамматика ни в каком случае не может быть основанием для частной. Последняя должна быть вполне свободна от ее выводов. Дело частной грамматики — замечать, исследовать и делать выводы в кругу данных изучаемого языка. Чем сосредоточеннее она будет относиться к нему тем, выводы ее будут живее, оригинальнее, а следовательно и вся система этих выводов будет яснее*

12 Nekrasov, p.1.

*выражать особенности и дух своего языка.*¹³ Tout comme Aksakov, qu'il cite régulièrement, Nekrasov estime que pour comprendre le sens intérieur de cette langue, il ne faut pas lui appliquer les grammaires étrangères et observer non pas la langue théoriquement, mais dans son utilisation pratique.

La linguistique traditionnelle se sert de la méthode historico-comparative pour étudier une langue et par l'utilisation de cette méthode, la langue ne peut pas être considérée comme un organisme vivant. Selon Nekrasov, c'est une des raisons qui amène les linguistes traditionnels à formuler beaucoup d'exceptions dans la grammaire d'une langue, car l'étude de la grammaire prime sur l'étude de la langue dans son utilisation vivante et totale, alors que dans celle-ci, les exceptions s'excluent d'elles-mêmes. Selon Nekrasov, La langue écrite (книжный язык) qui sert de base aux règles se retrouve alors en conflit permanent avec la langue parlée. Nekrasov met en garde contre le danger de cette méthode historico-comparative, car elle peut amener à faire de la science superficielle et représente donc un danger. Et comme il n'existe pas de grammaire de base pour la langue russe, cette méthode est d'autant plus dangereuse. Avant de comparer, il faut connaître en profondeur la langue étudiée et en saisir le sens et la raison. Nekrasov affirme cependant que cette méthode comparative peut être dans un deuxième temps utilisée, non pas pour montrer les analogies entre les différentes langues, mais bien pour insister sur les différences et les particularités d'une langue à l'autre.

Nekrasov déplore alors que la grammaire russe se soit développée à la suite de cette erreur de se baser non pas sur la langue, mais sur la grammaire générale et commune. Cette grammaire de la langue russe, qui ne s'appuie pas sur des théories déjà existantes pour les autres langues, reste à faire, et c'est ce que souhaite étudier Nekrasov dans cet ouvrage. Il énonce son plan et entend commencer par l'examen de l'esprit de la langue nationale, dans son utilisation vivante d'aujourd'hui. Ensuite seulement l'étude historique et comparative avec d'autres langues peut être entreprise. Dans ce cadre, nous nous retrouvons face à une étude plus complète sur le peuple, sur sa mentalité et sa spiritualité, ce qui mettra en lumière des faits historiques nationaux et indiquera les semences de la philosophie future, propre à l'esprit et à la vie russes. Nekrasov pour son étude utilise comme matériau les contes, les chansons, les proverbes, le folklore car c'est par ce biais que s'exprime le mieux cette vie russe : *знакомясь с народными песнями, сказками, пословицами, мы как будто впервые встречаемся с русским складом ума, родною мыслью и родным языком. От них веет тою свежестью, от которой мы уже давно отвыкли.*¹⁴ Il veut ainsi

13 Nekrasov, p.13.

14 Nekrasov, p.16.

étudier la langue dans son plus simple emploi, celui du langage parlé qui se distingue de la langue écrite.

Conclusion

Nous avons pu observer au cours de ce travail l'évolution de la pensée linguistique en ce qui concerne le classement des parties du discours. De l'Antiquité jusqu'au 18e siècle, les penseurs plaçaient le nom au centre de la proposition, alors que le verbe n'occupait qu'un rang secondaire. En Europe, cette vision change dès la fin du 18e siècle et le verbe acquiert alors des propriétés qui le place au centre de la phrase. En Russie, ce sont les linguistes slavophiles qui mettent le verbe au premier plan et c'est par son étude qu'il est possible de prouver le caractère unique de la langue russe. Car dans le débat les opposant aux occidentalistes, les slavophiles estiment que la Russie a suivi une voie historique unique et cela s'exprime aussi dans la langue. Ils veulent montrer que le russe est une langue qui doit s'étudier en elle-même, dans son utilisation vivante ; et comme il rejette ce qui vient de l'Occident, il n'est par conséquent pas normal ni logique de se baser sur des grammaires générales pour étudier le russe. Et c'est pourquoi Nekrasov entend étudier le russe dans son emploi vivant d'aujourd'hui ; il déplore en effet qu'il n'existe aucune grammaire russe qui se soit basée sur le russe dans son utilisation vivante. Et le verbe occupe une place primordiale dans son étude, étant l'expression du caractère unique de la langue russe ; c'est par le verbe que s'exprime l'esprit russe.